Conclusion
Figurations et défigurations du genre. Regard sociologique sur les « mauvaises filles » dans la littérature de jeunesse

Coline Cardi
Université Paris 8, Cresppa-CSU

Longtemps laissées dans l'ombre par l'historiographie et les études sociologiques, les « mauvaises filles » ou les « femmes déviantes » commencent aujourd'hui à sortir de l'ombre. Si l'ouvrage pionnier dirigé par Arlette Farge et Cécile Dauphin, *De la violence et des femmes*[1], avait reçu un accueil plus que mitigé, entre silence et indignation, il en va très différemment des récents travaux sur la déviance féminine : leur réception scientifique et médiatique témoigne de l'intérêt social que suscitent ces (jeunes) femmes jugées hors normes, notamment au regard du genre. Certaines des figures sombres du féminin font en effet l'objet d'études en sciences sociales depuis une vingtaine d'années, avec une accélération des publications en France à partir de 2010[2]. Ainsi, femmes et filles déviantes, « incorrigibles et rebelles »[3], ne sont plus aujourd'hui tout à fait des « silencieuses de l'histoire », pour paraphraser la formule de Michelle Perrot[4].

Il est malgré tout des disciplines académiques où elles demeurent assez peu travaillées, c'est notamment le cas de l'analyse littéraire. Un vaste champ d'étude s'est développé pour analyser la littérature au

1 Cécile Dauphin, Arlette Farge (dir.), *De la violence et des femmes*, Paris, Albin Michel, 1997.

2 Coline Cardi, Geneviève Pruvost, « La violence des femmes : un champ de recherche en plein essor. Bibliographie commentée », *Champ Pénal, Penal Field*, Vol. VIII, 2011 (revue en ligne); Coline Cardi, Geneviève Pruvost (dir.), *Penser la violence des femmes*, Paris, La Découverte, 2012.

3 Véronique Blanchard, David Niget, *Mauvaises filles. Incorrigibles et rebelles*, Paris, Textuel, 2016.

4 Michelle Perrot, *Les femmes ou les silences de l'Histoire*, Paris, Flammarion, 1998.

prisme du genre[5]. Mais on compte encore peu de travaux sur ces jeunes figures marginales du féminin[6], ou ces « petites filles mal modelées »[7], qu'il s'agisse des personnages ou des destinataires et destinatrices des œuvres. Concernant la littérature de jeunesse proprement dite, en dehors d'un numéro de la revue *Nordiques* consacrée aux « filles intrépides » et aux « garçons tendres »[8], le travail critique au plan académique fait relativement défaut en France. Même l'ouvrage de référence de Nelly Chabrol Gagne ne prend pas de front cette question de la transgression. L'auteure constate l'émergence dans les albums de « fillettes de moins en moins modèles », « capables de réinventer le monde selon des règles très personnelles » et qui, « une fois devenues femmes (…) auront peut-être à cœur de rester libertaires, libertines, libres enfin ! »[9]. Pour autant, parmi les « portraits de fillettes » qu'elle propose, aucune n'est à proprement parler « mauvaise ».

Saluons donc comme une nouvelle étape l'entreprise de Christiane Connan-Pintado, Stéphanie Rubi, Gilles Béhotéguy et Esther Laso y Léon. La journée d'études organisée à l'Université de Bordeaux en novembre 2015 sur « celles que l'on désigne comme 'mauvaises filles ' dans le champ du livre de jeunesse européen », et le choix de réunir dans une même publication les interventions faites alors, a permis à l'évidence de combler un vide. Elle ouvre aussi la voie pour des études inédites sur la dimension genrée de la littérature à destination des enfants et des jeunes. Car, à la lecture des textes ici proposés, on comprend que les « mauvaises filles » sont bien loin d'avoir été et d'être absentes des productions culturelles. On saisit surtout combien les prendre pour objet s'avère particulièrement heuristique : les normes de

5 Sylvie Cromer, « Genre en littérature jeunesse en France : éléments pour une synthèse », *Nordiques*, n° 21, Hiver 2009-2010. Voir également l'introduction de l'ouvrage dirigé par Christiane Connan-Pintado et Gilles Béhotéguy (Christiane Connan-Pintado, Gilles Béhotéguy (dir.), *Etre une fille, un garçon dans la littérature de jeunesse (France, 1945-2012)*, Presses Universitaires de Bordeaux Coll. « Etudes sur le livre de jeunesse », 2014).

6 Raphaëlle Guidée, « 'Unsex me ! Littérature et violence politique des femmes », in Coline Cardi, Geneviève Pruvost (dir.), *Penser la violence des femmes*, Paris, La Découverte, 2012, pp. 388-399.

7 Christine Détrez, Anne Simon, « Petites filles mal modelées et nouveaux modèles de fillette dans le roman français féminin contemporain », *Teresa*, n° 35, 2003.

8 Nathalie Blanc-Noël, Annelie Jarl Ireman, Vincent Simoulin (dir.), *Nordiques*, n° 21, « Filles intrépides et garçons tendres. Genre et culture enfantine », Hiver 2009-2010.

9 Nelly Chabrol Gagne, *Filles d'albums. Les représentations du féminin dans l'album,* Le Puy en Vellay, L'atelier du poisson soluble, 2011, p. 35.

genre y sont à l'œuvre dans leur évolution, y compris dans la littérature de jeunesse où peuvent s'ouvrir des brèches subversives et d'autres possibles du monde social. C'est ce qu'on voudrait montrer à partir d'une lecture transverse et sociologique des articles présentés.

1. Quand les mauvaises filles entrent dans l'histoire de la littérature de jeunesse

L'intérêt premier de ce numéro, on l'a dit, est de s'intéresser aux figures juvéniles de la déviance féminine dans la littérature de jeunesse, figures jusque-là relativement ignorées du champ académique. En effet, les analyses des représentations littéraires de la déviance juvénile questionnent peu les filles : on est là face à un répertoire de héros pour l'essentiel masculins. Les travaux sur les femmes dans la littérature à destination des plus jeunes placent quant à eux rarement la déviance, la délinquance et éventuellement la violence au centre de l'analyse. En dehors du cas spécifique de la Suède, analysé par Valérie Alfvén, il est d'ailleurs significatif que les bibliographies proposées par les articles ne mentionnent que très peu de travaux sur la question.

En redonnant la voix aux « mauvaises filles » il s'agit donc avant tout de les réinscrire dans l'histoire littéraire et de rompre avec un silence paradoxal. On observe en effet un hiatus entre le silence de la critique littéraire d'un côté et, de l'autre côté, l'abondance des productions culturelles mettant en scène ou en images certaines figures menaçantes du féminin. Loin d'être absentes de la scène littéraire, les « mauvaises » femmes et « mauvaises » filles font partie des imaginaires collectifs et même des *topoï* littéraires. De Médée à lady Macbeth, des ogresses aux sorcières, des femmes fatales aux mères vengeresses, des prostituées aux jeunes-filles perdues, du double féminin maléfique à l'hystérique, de la criminelle à la mère infanticide, de la jeune servante meurtrière aux amazones, on trouve, dans l'histoire culturelle, nombre de personnages féminins récurrents et archétypaux qui incarnent un danger pour l'ordre social.

Au théâtre, les héroïnes violentes, héritées de la mythologie gréco-latine ou de la Bible, font partie des personnages attendus de la scène tragique et de ses drames familiaux. La littérature populaire du XIXe siècle, est friande de récits sensationnels sur les crimes et les déviances au féminin, souvent inspirés par les faits divers, relayés, à la même

époque, par la presse à scandales naissante[10] et les discours criminologiques sur les « criminelles nées ». « De même, dans la littérature de genre – le roman policier, le roman gothique, le récit fantastique, la « dark fantasy », roman dystopique, etc. –, on trouve régulièrement des exemples de femmes violentes ou déviantes – zombies, vampires, criminelles ou justicières »[11].

Au travers de ce numéro, on comprend que la littérature de jeunesse s'est, elle aussi, construite autour de figures féminines déviantes, incarnées par des adultes ou par des plus jeunes. Certes moins nombreuses ou moins emblématiques, elles sont toutefois récurrentes. Isabelle-Rachel Casta rappelle même dans son article que le « double féminin », de « la jumelle retorse », qui, à l'intérieur de soi fait surgir, en figure inversée de la jeune fille sage, « la face soudain grimaçante d'une diablesse », fait partie des archétypes fictionnels d'une certaine littérature de jeunesse. L'histoire de ces « mauvaises filles » reste certes à écrire. Mais ce numéro est une invitation à poursuivre ce travail car il permet de saisir quelques moments charnières de cette histoire et montre comment, au-delà du silence qui les entoure, certaines filles au « mauvais genre » sont effectivement bien présentes dans les ouvrages à destination des plus jeunes.

L'histoire littéraire française, est, par exemple, marquée par la figure emblématique de Sophie, première personnification de l' « enfant terrible » qui, rappellent les auteur.es de l'introduction du numéro, « après avoir été masculin dans un premier temps, se décline aussi au féminin à partir du roman de la comtesse de Ségur ». Et l'héroïne voyage, par exemple en Italie, comme le montrent les nombreuses traductions du roman, dont la situation est analysée ici par Roberta Perdezzoli. A côté de Sophie, on compte encore d'autres figures emblématiques, en particulier celle, suédoise, de Pippi Langstrumpf d'Astrid Lindgren. Créée en 1945 et plus connue en France sous le nom de Fifi Brindacier, elle a, rappelle Valérie Alfvén, inspiré tout un pan de la littérature de jeunesse suédoise contemporaine. Fidèle à sa « tradition libertaire », elle met en scène des jeunes filles qui s'émancipent jusqu'à l'extrême des rôles traditionnels de sexe. Citons enfin cette petite

10 Sandra Clark observe déjà ce phénomène dans la littérature populaire de la Renaissance anglaise : *Women and Crime in The Street Literature of Early Modern England*, New York, Palgrave Macmillan, 2003, cité par Raphaëlle Guidée, art. cité.

11 Raphaëlle Guidée, art. cité.

Viperetta de Rubino (1919) évoquée dans ce numéro par Mariella Colin. Elle « campe, souligne-t-elle, dans la littérature enfantine italienne, une figure inédite de petite fille dont le tempérament est aux antipodes des stéréotypes féminins de l'époque : têtue, taquine et même cruelle, la protagoniste se montre insupportable et tyrannique ». Il est ainsi des personnages enfantins féminins qui, dès le milieu du XIXe siècle et dans la première moitié du XXe siècle, viennent en partie questionner les injonctions sociales de genre.

Mais, rappellent les auteur.e.s de l'introduction, c'est surtout à partir des années 1970 que l'on constate une apparition de jeunes filles qui osent désobéir aux normes imposées à leur sexe. « Depuis le dernier tiers du XXe siècle, sous l'impulsion du *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir et de la première vague du féminisme américain, l'évolution sensible de la condition féminine retentit sur les livres de jeunesse ». A ce propos, les critiques émises par les féministes de l'époque[12] et en particulier l'ouvrage pionnier de Gianini Belotti, *Du côté des petites filles*[13], qui dénoncent les stéréotypes sexistes à l'œuvre dans les ouvrages à destination des enfants, ont joué un rôle important. On peut d'ailleurs voir dans les romans pour adolescent.e.s du XXIe siècle le signe de ces évolutions : ils ne mettent plus seulement en scène, rappelle Lydie Laroque, des « enfants terribles » ou des « jeunes filles perdues », mais font émerger la figure (souvent inquiétante) de la « jeune délinquante ». Dans les albums pour la jeunesse également, il existe des « mauvaises filles », et même « à foison », selon Cécile Croce. Et il faut signaler l'engouement du public pour ces figures féminines déviantes : en témoigne l'analyse ici proposée par Laurence Messonnier des « filles rebelles » présentes dans trois des romans ayant reçu le Goncourt des lycéen.ne.s ; en témoigne également la manière dont les fanfictions s'approprient le personnage d'Hermione Granger de la célèbre série *Harry Potter* pour en faire une « fille mauvaise » (Milène Tournier), aux antipodes de la fille sage et bonne élève qu'elle était au départ.

On pourrait élargir la liste en ajoutant à ces figures celles, contemporaines ou plus anciennes, de certains albums pour enfants et dont il n'est pas question dans ce numéro. On songe par exemple au personnage de Mimi Cracra, créé par Agnès Rosenthiel dans les années

12 Sylvie Cromer, art. cité.

13 Elena Gianini Belotti, *Du côté des petites filles, P*aris, Editions des Femmes, 1973.

1970, à celui de Mademoiselle Sauve-qui-peut[14], qui prend la revanche du Petit chaperon rouge sur le loup, ou encore à Olga qui, armée de son tee-shirt *Strongboy*, peut « être la chef de tous les autres ! Les diriger et les commander ! »[15]. Il faudrait également ajouter à cette galerie de personnages féminins Meslama la Sorcière, « sombre et violente », qui « invoque la pourriture et la décrépitude », qui « n'est que haine lorsqu'elle détruit le château » du seigneur[16]. Margot la folle pourrait, elle aussi, figurer parmi ces figures déviantes. Au départ enfant adorable, « à croquer », celle qu'on surnommait « La Petite Marguerite », devient infernale en grandissant : « Une vraie furie ! Tout ce qui était interdit, elle voulait le faire. Et tout ce qui était impossible ». Une démesure qui la mène à la mort quand, « Rendue folle furieuse », elle brave l'interdit anthropologique de l'accès aux outils et aux armes[17] fait aux femmes (Tabet, 1985) et saisit « son épée, sa longue et tranchante épée, sa longue et tranchante et mortelle épée » pour se la « planter droit dans le cœur »[18].

La liste ici est bien sûr très incomplète. Ce numéro de revue est une invitation à poursuivre ce travail de mise en visibilité des « sans parts »[19] pour redonner pleinement une place à ces figures féminines déviantes dans l'histoire de la littérature de jeunesse.

2. Un miroir pour saisir l'ordre du genre

Au-delà de cette entreprise de recension, les articles invitent à un questionnement d'ordre méthodologique et épistémologique. A quel moment précisément dans l'histoire les « mauvaises filles » entrent-elles en scène ? Pourquoi les mettre en récit ? Qu'est-ce qu'une « mauvaise fille » ? Au regard de quelles normes et selon quelles modalités littéraires ou iconographiques ?

Répondre à ces questions suppose un travail précis d'historicisation et de contextualisation afin de déconstruire la figure de « la » mauvaise fille et les normes de genre qu'elle véhicule. Car il est des lieux et des moments de l'histoire littéraire où la violence et la cruauté féminines

14 Philippe Corentin, *Mademoiselle Sauve-qui-peut*, Paris, L'Ecole des loisirs, 1996.

15 Ilya Green, *Strongboy. Le tee-shirt du pouvoir*, Paris, Didier Jeunesse, 2007.

16 Jennifer Dalrymple et Julia Wauters, *Meslama la sorcière,* Cambourakis, 2011, pp. 26-27.

17 Paola Tabet, *La construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps*, Paris, L'Harmattan, 1998.

18 Geert De Kockere, Carl Cneut, *Margot la folle*, Circonflexe, 2006.

19 Jacques Rancière, *La Mésentente. Politique et philosophie*, Paris, Galilée, 1995.

affleurent avec plus d'acuité, devenant un lieu commun qui suscite l'attention critique[20]. Les analyser permet de saisir, en regard, le contrôle social qui entoure les femmes et les filles quand elles dévient ou transgressent les normes imposées à leur sexe.

Les « mauvaises filles » ne sont en effet pas les mêmes ici et ailleurs, hier et aujourd'hui. On le perçoit bien au travers des articles : elles ne bravent pas les mêmes interdits selon les pays et les époques – d'où l'intérêt de faire dialoguer les périodes et les cultures, comme le fait ce numéro. Les auteur.e.s de l'introduction le soulignent : « les livres pour la jeunesse apparaissent à la fois comme miroir de la société qui les voit naître, vecteurs de représentations et inséparables de la prescription éducative ». La naissance du personnage de Sophie et son importation en Italie correspondent, rappelle Roberta Perdezzoli, à un « processus d'émergence, dans le discours littéraire et pédagogique général au XIXe siècle, d'un nouveau sujet fragile, la petite fille, qu'il convient désormais d'éduquer, de contrôler et de « contenir » ». L'époque marque en effet un moment charnière et Sophie en est sans doute directement l'héritière. D'un côté l'encadrement des enfants, tant du point de vue de la protection que de l'éducation ou de la sanction s'institutionnalise. De l'autre, les rôles de sexe et les espaces se distinguent davantage, renvoyant les femmes à leur rôle de mère, garante de l'ordre familial et social[21], qu'il faut contrôler de près. C'est dans ce contexte que naît la figure de la jeune fille « incorrigible »[22].

Si, aujourd'hui, les petites filles, dans la littérature de jeunesse sont de moins en moins « modèles », on voit aussi poindre l'inquiétude sociale que suscite la déviance féminine juvénile. C'est de cette manière qu'on peut analyser l'émergence, dans les romans contemporains suédois et français pour adolescent.e.s, de l'inquiétante figure de la « délinquante ». On peut y voir un des effets, sur la scène littéraire, de la « panique morale » médiatique et politique[23], qui entoure à l'heure actuelle la prétendue « explosion » de la délinquance féminine

20 Raphaëlle Guidée, art. cité.

21 Georges Duby, Michelle Perrot (dir.), *Histoire de femmes en Occiden*t, Tome 4, *Le XIXe siècle*, sous la direction de Geneviève Fraisse et Michelle Perrot., Paris, Plon, 1991.

22 David Niget, « 'Bad girls'. La violence des filles : généalogie d'une panique morale », in Cardi, Pruvost (dir.), *op. cit.*

23 *Ibid.*

juvénile[24], qui viendrait brouiller la différence des sexes permettant de légitimer un discours sécuritaire autour des plus jeunes.

Pour Durkheim, le crime est l'envers de la norme[25] et la déviance l'effet de la réaction sociale pour Becker[26]. De la même façon, l'évolution des préoccupations sociales et morales à l'égard de la jeunesse se reflète en miroir des « mauvaises filles », et en particulier les différentes modalités du travail constant de différenciation des sexes, cette « formation continue » qui passe à la fois par un travail sur les corps et sur les consciences[27]. Tout comme les institutions, les livres à destination des plus jeunes font partie intégrante de cette fabrication : la littérature de jeunesse a pour vocation de « favoriser la socialisation et l'intériorisation des normes »[28] – et peut-être encore plus aujourd'hui, dans un contexte d'un essor important du secteur du livre pour enfants, aux enjeux économiques croissants.

Les débats relativement récents sur la prétendue « théorie du genre » ont montré à quel point la littérature pour la jeunesse peut en effet être perçue comme un outil de maintien ou au contraire de transgression de l'ordre social, et notamment de l'ordre inégalitaire de genre. Depuis quelques années, on constate en effet une série de prises de positions publiques qui visent à critiquer, voire à censurer, certains livres pour enfants jugés trop subversifs en matière de rôles de sexe, de conjugalité ou de sexualité.

Ainsi, en 2014, après les rumeurs qui entourent l'ABCD de l'Egalité et les « journées de retrait » des écoles initiées par Farida Belhoul[29], Jean-François Copé s'en prend à l'album de Claire Franek et Marc Daniau *Tous à Poil*[30], publié en 2011. Il y voit une incitation à braver l'autorité et un vecteur de l'enseignement de la théorie du genre à l'école. Les militant.e.s de la droite la plus réactionnaire cherchent à traquer, dans les catalogues jeunesse, les livres les plus « inconvenants ». La même

24 Stéphanie Rubi, *Les crapuleuses, ces adolescentes déviantes*, Paris, PUF, 2005 ; Coline Cardi, « Et maintenant, les filles ! », in R. Vicot (dir.), *Sécurité : vraies questions, faux débats*, Paris, L'Harmattan, 2013, pp. 100-110.

25 Emile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF, 1895.

26 Howard S. Becker, *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, Paris, Editions Métaillé, 1985.

27 Nicole-Claude Mathieu (dir.), *L'arraisonnement des femmes, essais en anthropologie des sexes*, Paris, EHESS, 1985.

28 Sylvie Cromer, art. cité.

29 Si, dans les années 1980, cette femme a été une des figures de l'antiracisme, elle est aujourd'hui proche du mouvement Egalité et Réconciliation d'Alain Soral.

30 Claire Franek, Marc Deniau, *Tous à poil !*, Paris, Editions du Rouergue, 2011.

année, Le Printemps français, appuyé par des personnalités politiques proches du Front National demande ainsi le retrait des bibliothèques municipales des livres pour enfants qui, selon leurs dires, « sèment le trouble » « à la gloire du gender » : *Jean a deux mamans*, *Papa porte une robe*, *Mademoiselle Zazie a-t-elle un zizi ? Dis... mamans*... Dans cette lignée, le maire divers droite du Chesnay, Philippe Brillault (par ailleurs pourfendeur du mariage gay), a décidé que certains titres, dont *Tango a deux papas*, seraient placés sur une étagère haute (réservée aux parents et dédiée à la parentalité) et dorénavant inaccessibles aux enfants dans la bibliothèque de sa ville. Au travers de ce rapide rappel, on comprend combien la littérature pour enfants peut présenter une menace quand elle interroge, voire brouille la différence des sexes.

Au cœur du débat et de la critique, c'est surtout la question de la famille hétérosexuelle et celle du corps sexualisé[31] qui sont en jeu. De petits garçons féminisés ou de petites filles masculinisées, il est moins question. Ces figures en partie inversées du genre seraient-elles plus « dangereuses » et subversives quand il s'agit d'adultes ? L'enfance demeurerait-elle alors un moment possible d'expérimentation et de jeux avec la différence de sexe ? Mais ce moment, comme le rappelle à juste titre l'ensemble de ce numéro, reste temporellement délimité et mérite d'être encadré de près par les éducateurs et éducatrices en charge des plus jeunes. Au travers des « mauvaises filles », c'est en effet le travail du genre qu'on voit à l'œuvre.

3. Fillettes incorrigibles, filles mauvaises, filles fortes : entre reproduction et émancipation

Prendre au sérieux et pour objet les récits qui mettent en scène ces figures déviantes, c'est ainsi reconnaître la centralité du langage dans la construction des identités de genre et le processus de bicatégorisation réitéré et hiérarchisant entre le masculin et le féminin[32]. On l'a dit, et on y reviendra, ces « mauvaises filles » transgressent les normes associées à leur sexe. Pour autant, jettent-elles un « trouble dans le genre »[33] ? Pour répondre à cette question à la lecture des articles réunis ici, on proposera une grille d'analyse à deux niveaux.

31 A ce titre, on peut aussi évoquer le cas du retrait des écoles et des centres de loisir en 2016, par la mairie de Paris, du *Dictionnaire fou du corps* (Katy Couprie, *Le Dictionnaire fou du corps,* Paris, Editions Thierry Magnier, 2012

32 Judith Butler, *Le pouvoir des mots, Politique du performatif*, Paris, Editions Amsterdam, 2004.

33 Judith Butler, *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2005.

Le premier concerne les représentations et le récit lui-même. En suivant la méthode proposée par Carole Brugeilles, Isabelle Cromer, Sylvie Cromer[34], et en empruntant à l'analyse littéraire, il s'agit d'abord de s'intéresser aux personnages, ici aux filles déviantes, pour produire, en miroir, un « tableau du répertoire du masculin et du féminin »[35]. Il convient alors de recenser leurs traits de personnalité, leurs caractéristiques physiques, leurs origines sociales et ethniques, leur âge, les espaces qu'elles fréquentent ou non, les objets qui leurs sont associés, les personnages avec lesquels elles sont en contact. Toujours en matière de récit, un travail précis sur la trame narrative s'impose : comment cette trame construit-elle des horizons d'attente, des interprétations causales ? Comment subvertit-elle ou rejoue-t-elle des *topoï* autour de la déviance féminine ? Le dénouement mérite une attention toute particulière pour saisir le sort réservé à ces « mauvaises filles » : quel est le coût de la transgression ? Assiste-t-on à une remise en cause ou au contraire à un retour à l'ordre hétéronormé et binaire ?

Le second niveau d'analyse se situe hors du texte à proprement parler, car, comme l'ont montré les sociologues des « mondes de l'art »[36], ces éléments hors-texte font partie intégrante du processus de fabrication d'une œuvre. Il s'agit ici de s'intéresser au processus de production, dans sa dimension sociale et économique : quel.le.s sont précisément les auteur.e.s qui mettent en récit des figures féminines déviantes, quelles sont les maisons d'édition qui contribuent à la publier et selon quelle stratégie éditoriale ? Il faut y ajouter une analyse de la réception des productions culturelles sans laquelle elles n'existent pas[37] : que font les « mauvaises filles » à celles et ceux qui les lisent ? Provoquent-elles de l'effroi, un effroi durable, ou permettent-elles, au contraire, d'envisager d'autres possibles ? Ces questions de production et de réception des oeuvres sont peu mentionnées par les auteures du numéro, notamment du fait de leur appartenance disciplinaire. En les abordant à la marge ou de manière plus centrale, certains des articles permettent toutefois de nourrir l'analyse. C'est notamment le cas de l'analyse de la traduction et de l'adaptation des *Malheurs de Sophie* en Italie proposée

34 Carole Brugeilles, Isabelle Cromer, Sylvie Cromer, « Les représentations du masculin et du féminin dans les albums illustrés ou comment la littérature enfantine contribue à élaborer le genre », *Population*, 2002/2, vol. 57, pp. 261-292

35 *Ibid.*

36 Howard S. Becker, *Les mondes de l'art*, Paris, Flammarion, 1988.

37 Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978.

par Roberta Perdezzoli, du travail sur le Prix des lycéens ou encore du texte de Milène Tournier sur la manière dont les lectrices et lecteurs d'Harry Potter s'approprient le personnage d'Hermione Granger.

La prise en compte de ces deux niveaux d'analyse permet d'abord de mettre en évidence ce que les figures de « mauvaises filles » ont en commun : l'expérience de l'étiquetage social[38] dont elles font l'objet quand elles transgressent les normes de genre associées à leur époque. Ainsi, au-delà de la diversité, ces figures se caractérisent par des éléments distinctifs, moraux et physiques, qui rompent avec les rôles traditionnellement attendus des filles.

Dans les ouvrages cités par les auteures, on trouve ainsi des adjectifs récurrents pour décrire leur caractère. Ils sont significatifs des représentations de chaque époque et des modèles éducatifs à l'oeuvre. C'est bien la figure de la fillette « incorrigible » qui marque le XIXe siècle et en partie le XXe. A la fois désobéissantes et faisant preuve d'intelligence, ces personnages sont désignées comme « espiègles », « facétieuses », « têtues », « taquines », « originales », « vives », « exubérantes », « intelligentes », « capricieuses », « en colère », « désobéissantes », « fraîches et vives », « enfants terribles ». Les productions culturelles pour la jeunesse de la seconde moitié du XXe siècle mettent davantage en scène des jeunes filles (plutôt des adolescentes), « immorales » ou « mauvaises », qui « se rebellent contre toutes les règles ». Dans le meilleur des cas, elles se distinguent par leur indépendance et leur courage. Mais c'est surtout la « cruauté » et l' « indocilité » qui les caractérisent. Elles sont « vénales », « insensibles », « garces », « sans douceur ni docilité », « exubérantes », « toxicomanes », « délinquantes », « orgueilleuses » et « méprisantes ». Si l'intelligence était considérée comme un défaut des fillettes incorrigibles du XIXe, les filles mauvaises du XXe sont au contraire, pour certaines, présentées comme « illettrées » et « inhibées ».

A cela s'ajoute un traitement littéraire particulier du corps de ces « mauvaises filles ». Certains traits physiques seraient ainsi révélateurs de leurs déviances morales. Leurs cheveux (teints ou ébouriffés), leur bouche, leurs yeux, ou leur corpulence sont décrits comme à l'image de leur puissance subversive. Le corps des plus âgées, en particulier celles de la fin du XXe et du début du XIXe, est sexualisé à l'extrême.

38 Howard S. Becker, 1985, *op. cit.*

L'érotisation, par les fanfictions, du personnage d'Hermione Granger est à ce titre significatif : décrite comme « sexy », elle « baise », jusqu'à son professeur Rogue, avec lequel les fans inventent une relation sadomasochiste. Quant aux objets dont filles et fillettes se parent, il s'agit soit d'un détournement d'attributs féminins, mis en désordre (par exemple les « cheveux en bataille », « la chemise débraillée », « les lacets mal faits » de la petite Marlaguette, rappelés par Cécile Croce), soit d'une appropriation d'attributs traditionnellement masculins comme le blouson de cuir. Elles font également un usage déviant de leur corps : elles tirent la langue, mettent les doigts dans le nez, elles s'aventurent dans l'espace public ou même se l'approprient, parfois de manière collective, pour faire usage de leur force physique dans des « corps à corps » qui ne relèvent en rien du *care*, mais témoignent d'un réel pouvoir de violence.

Au regard de tous ces éléments, les « mauvaises filles » rompent bien avec les injonctions normatives de genre qui distribuent les interdits de manière inégalitaire, renvoyant, encore aujourd'hui, les femmes et les filles à l'a-violence[39], à la douceur et à la docilité, en corsetant les esprits et les corps.

Reste à savoir si la mise en récit de ces transgressions conduit à une véritable remise en cause de l'ordre du genre. Ces figures féminines déviantes ont-elles vocation à nourrir une dimension éducative et cathartique pour, selon les termes du traducteur italien des *Malheurs de Sophie*, « impressionner avec efficacité l'âme des enfants »? Faut-il y voir une forme de charivari au sens de Bakhtine[40] pour qui la conception carnavalesque de ces figures déviantes ferait de ces transgressions des non-événements, n'entraînant pas le reste des femmes dans leur sillon ? Ou, au contraire, peut-on considérer l'espace littéraire comme un espace d'émancipation, ces « mauvaises filles » annonçant l' « extension du domaine de la lutte paralittéraire », selon l'expression de Laurence Olivier Messonnier ? Les articles du numéro sont loin de trancher ces questions et plusieurs scénarii se dessinent.

Le premier conduit à une forme d'annulation de la transgression : à travers la figure de la « mauvaise fille », il s'agit en fait de célébrer celle,

39 Coline Cardi, Geneviève Pruvost, « La violence des femmes : enjeux politiques et épistémologique », in Coline Cardi et Geneviève Pruvost, *op. cit*., pp. 13-63.

40 Mikhaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen-Age et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970.

inversée, de la petite fille modèle. Dans ce cadre d'analyse, la littérature de jeunesse n'est que le reflet de la domination masculine et les figures féminines de la déviance conduisent à une reproduction des normes de genre. La trame narrative rejoue des *topoï* autour de la déviance féminine[41], qui tendent à nier le pouvoir subversif des « mauvaises filles », pourtant parfois revendiqué par elles.

Les interprétations causales que tisse la narration s'appuient en effet sur une individualisation et une dépolitisation des déviances. On observe une biologisation mais surtout, pour la période contemporaine un processus de psychologisation des comportements féminins. Loin d'être pleinement sujets de leurs actes, les jeunes filles considérées comme déviantes sont en fait agies par une histoire familiale qui les prédispose à transgresser les règles : ce sont avant tout des petites filles en souffrance. Elles ont pu manquer d'amour (notamment maternel) dans leur enfance et leur déviance n'est que le symptôme de ce mal-être, qui appelle une thérapeutique. L'anorexie imaginée d'Hermione ou les prises de risques autour de la sexualité des adolescentes dans le roman français contemporain, reproduisent ainsi des interprétations genrées autour de la déviance juvénile. La fin du récit constitue alors une remise en ordre, qui passe soit par une trajectoire de rédemption, soit par une série de dispositifs de contrôle social réservés aux femmes (l'enfermement notamment), comme le rappellent les auteur.e.s de l'introduction. Tout est bien qui finit bien.

Mais les « mauvaises filles » peuvent aussi constituer un véritable levier de critique sociale. Ici, la dimension politique de leur déviance est reconnue, et peut nourrir une remise en cause globale des rapports de domination. La petite Viperetta est à ce titre intéressante. Son auteur, comme le souligne Mariella Colin, ne se revendiquait pas féministe. Pour autant, derrière le personnage de cette fillette et grâce à un jeu habile dans les registres littéraires, il y a bien une remise en cause acerbe de la société italienne. Il propose par la moquerie l'image d'une prétendue famille modèle, critique le mensonge et l'hypocrisie des adultes, transgresse les modèles imposés aux enfants et en particulier aux filles. L'image du couple et du prince charmant est ainsi battue en brèche. Viperetta subit certes le coût de la transgression puisque,

41 Coline Cardi, Geneviève Pruvost, « Les mises en récit de la violence des femmes », *Idées économiques et sociales*, 2015/3, n° 181, pp. 22-31.

enfermée, elle risque le pilori et doit finalement quitter le royaume pour avoir assumé son désir de devenir violoniste. La fin du récit met d'ailleurs en scène une petite fille aux cheveux désormais coiffés et portant une paire de boucles d'oreille – éléments qui marquent la « mort symbolique » du personnage. Pour autant, contrairement à son homologue Pinocchio, la fillette ne perd pas en vitalité et offre aux lectrices et aux lecteurs une trajectoire d'émancipation. Cette dimension émancipatrice distingue d'autres récits : émancipation interne à la littérature, quand Hermione Granger va jusqu'à se rebeller contre l'auteure qui l'a créée, émancipation des rôles de sexe à travers les manières dont les fillettes du XXe et du XXIe peuvent désormais jouer des identités de genre où le féminin traditionnel est remis en cause.

Ce processus d'émancipation a toutefois une limite puisqu' il ne remet pas en cause l'hétéronormativité ni la binarité des sexes. Les « mauvaises filles » troublent le genre, mais leurs transgressions ne conduisent pas pour autant à une domination féminine sans partage ni à une inversion des sexes. Elles ne permettent pas de « liquider la dualité », selon l'expression d'Isabelle Rachel Casta. Pour travailler cet espace du « non-genre » [42], qui constituerait un troisième scénario possible, sans doute faut-il aller voir davantage vers les récits utopiques[43] ou dystopiques. Sans doute faut-il aussi tâcher de remettre en cause la langue elle-même et la binarité des pronoms sur laquelle elle se fonde.

Conclusion

On ne voudrait pas conclure sur une note pessimiste. Prendre pour objet les « mauvaises filles » dans la littérature pour la jeunesse permet, comme on l'a vu, d'ouvrir de nouvelles pistes d'analyse, que ce numéro invite à suivre. Certes, ces figures féminines déviantes ne remettent pas complètement en cause l'ordre du genre. Mais certains des récits analysés montrent des figures de femmes puissantes et complexes qui font le choix de rompre avec la fatalité. Elles renversent éventuellement le stigmate, et proposent une « contre-loi qu'elles ont faite leur au nom

42 Christine Delphy, « Préface. Critique de la raison naturelle », L'ennemi principal, volume 2, Paris, Syllepse, p. 12.

43 Voir sur ce point Alain Bruel, Katy Couprie, *D'ici là : un genre d'utopie*, Paris, Editions Thierry Magnier, 2016.

de l'indépendance féminine » selon la formule de Cécile Croce. Comme Hermione Granger revisitée, elles prennent la parole sans lever le doigt et affirment : « je fais ce qu'il me plaît. JE T'INTERDIS DE ME DEMANDER D'ÊTRE SÉRIEUSE ! JE L'AI ÉTÉ TOUTE MA VIE HARRY ! JE VEUX VIVRE ET TOUT ÇA M'ENTRAVE ! ». Voilà les traces de cette « explosion de colère, de rage, de frustration » qui, selon Judith Halberstam permettent d'«exciter le système» et, par les représentations, de rompre avec « la peur, l'ordre, l'anxiété » qui « sont autant d'illusions et de fantasmes qui régentent et disciplinent le moi »[44].

44 Judith Halberstam, « Violence imaginée/violence queer. Représentation, rage et résistance », *Tumultes* 2006/2 (n° 27), p. 89-107, p. 94.

VARIA